

Note d'intention

L'idée des « Fréquences parallèles » ne m'est pas venue d'un coup, elle a progressivement germé en moi. Ali et Clément sont nés de mon expérience personnelle.

Le 6 février 2020, mon meilleur ami ne s'est pas réveillé. Cette épreuve m'a plongé dans un état étrange, l'impression d'être dans une autre dimension. Mais aussi, l'illusion que la présence du disparu persistait.

«Les Fréquences parallèles» n'est donc pas seulement un court métrage sur le deuil et l'amitié. C'est également un objet sur l'invisible, sur ce qui se trouve entre la vie et la mort. J'ai envie que l'on aime ces deux personnages. D'ailleurs, je souhaite que le spectateur aime davantage Ali, qu'il soit celui qui le fasse rire, rêver, voire même s'énervé afin de décupler l'empathie pour la perte de Clément.

Deux temporalités s'entrelacent. Le présent de la perte et le passé des souvenirs. Je commence le film par la séquence de la mort d'Ali avant de nous replonger dans leur passé. Ce que nous voyons à l'écran, n'existera bientôt plus.

Le temps zéro, c'est le temps de l'errance où nous déambulons avec Clément.

Nous sommes dans ce moment de pause où l'on écoute la vie des autres continuer. Cet instant où chaque petit détail absurde que l'on glane nous renvoie à l'idée que pour l'être perdu ces situations n'arriveront plus jamais. Lorsque Clément est désaxé, fébrile, l'image tremble au même rythme que sa fièvre. C'est ici, dans cette fragilité qu'apparaît le surnaturel.

L'ensemble du récit est influencé par le travail de réalisateurs comme Clément Cogitore et notamment son film «Ni le ciel ni la terre». J'admire l'équilibre ténu entre la rationalité et le fantastique de son œuvre. Au-delà de la réflexion sur la mort et l'absence, il invite le spectateur à sonder l'écran pour y déceler l'invisible. C'est également mon envie.

L'extraordinaire est plus sombre que le réel ou les souvenirs, le spectateur doit scruter l'écran pour déceler les réponses. C'est dans l'immobilité de l'ombre que se cache le fantastique, dans ce que l'on ne voit pas. La caméra est donc calme, posée, fluide lorsque le surnaturel donne des réponses à Clément. Dans cette obscurité, une autre chromie existe. La poussière, la lune, les diodes du synthétiseurs, les visages, se teintent d'un rouge intense. Cette couleur c'est celle d'Ali. Son incarnation. Elle vibre, elle vit, elle existe pleinement dans cette image froide et clinique du moment immédiat. Nous la retrouverons sous une autre forme dans le passé.

Les retours en arrière sont les fantasmes de Clément, ses souvenirs polis et déformés par le deuil qu'il traverse. Lors des séquences du passé, la texture de l'image se doit d'être différente. Elle est plus douce, plus chaude, plus floue. Ce sont des songes, des fragments altérés qui ressurgissent dans le récit.

Entre la vie et la mort, j'ai choisi de croire qu'il y'avait des fréquences et même de la musique. Ce qu'ils ont construit ensemble reste. J'irai plus loin : Ce qu'ils ont créé peut traverser l'espace-temps. Leur duo « KAM » est à la fois électro et expérimental. De plus, leur musique puise ses inspirations dans les racines d'Ali, le Maroc.

Leur son est analogique, humain, chaud, rond. Le synthétiseur que Clément vole doit posséder «le souffle» caractéristique des machines électroniques sur lesquelles j'ai appris à

composer. Ce clavier a une âme, celle d'Ali.

Ainsi, à travers le portrait d'un jeune homme endeuillé il y'a une réelle volonté de célébrer la vie et de créer une perspective d'espoir pour toutes les personnes qui comme moi, s'endorment en imaginant les mondes parallèles gravitant autour de nous.